



Changer l'évaluation : évaluer pour apprendre ?

Olivier Maulini
répond à nos questions



Olivier Maulini est **Professeur associé** à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Genève.

1. Il existe de nombreuses définitions du mot « évaluer ». Quelle est celle qui, à vos yeux, est la plus porteuse de sens pour le travail à mener en classe ?

Evaluer, c'est attribuer une valeur à quelque chose. Il est important d'admettre qu'un enseignant ne peut pas ne pas évaluer, comme Watzlawick disait que l'homme ne peut pas ne pas communiquer (même se taire, c'est donner un message...). L'évaluation peut être formelle ou informelle, instrumentée ou non, certificative ou formative : elle est toujours là. Consciente ou inconsciente, elle régule les interventions de l'enseignant. Et moins elle est consciente, plus elle les régule puissamment !

2. Quelle différence peut-on faire, selon vous, entre une situation d'apprentissage et une situation d'évaluation ?

Une dictée coopérative est une situation d'apprentissage. Une dictée notée, une situation d'évaluation. Dans la première, on apprend l'orthographe ; dans l'autre, on fait la preuve qu'on la sait déjà. Notez qu'on parle parfois d'évaluation formatrice (et pas seulement formative...) pour dire qu'une mise à l'épreuve de l'élève peut apporter des enseignements. Exemple : échanger des courriels avec un autre élève, pour démontrer que l'on sait interagir à distance et par écrit, permet aussi d'apprendre - en situation - à réagir à ses questions et/ou à les anticiper.

3. On dit souvent que la première qualité d'une évaluation est d'être « objective » ... mais cette recherche de l'objectivité n'est-elle pas un leurre ? Toute démarche d'évaluation n'est-elle pas subjective en soi ?

Tout ce qui est humain est subjectif... Le problème n'est probablement pas de rendre l'évaluation objective, mais certains apprentissages des élèves le mieux objectivables possible. Sinon, comment parler avec eux, leurs parents, leurs futurs enseignants, etc. de ce qu'ils savent ou non ? Et comment, surtout, contribuer efficacement à orienter leur formation ?

4. Un récent rapport de l'inspection (belge francophone) pointait le peu d'évaluation formative dans les classes, alors qu'il s'agit pourtant d'un concept devenu commun dans le discours pédagogique et inscrit depuis plus de 10 ans dans les textes légaux (Décret "Missions de l'école", 1997). Ce phénomène est-il aussi vrai chez vous ? Dans ce cas, selon vous, comment expliquer cette absence ?

L'écart entre le prescrit et le réel n'est pas belge :-). Il est humain, donc universel. La recherche montre que si l'on voit "peu" d'évaluation formative dans les classes, c'est

pour deux raisons antagonistes :

1. les enseignants en "font apparemment moins" que ne le voudraient les injonctions ;
2. en fait, ils en font beaucoup, mais personne ne veut s'en apercevoir (voir pt 1).

Si l'évaluation formative est supposée être une évaluation lourdement et systématiquement instrumentée, alors elle est non seulement pesante, mais inutile. Et les enseignants ont raison de s'en passer. Si elle est plutôt une *observation formative*, alors elle est permanente, et elle peut utilement se développer. Encore faut-il l'appréhender sous cet angle. Voir par exemple :

http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/perrenoud/php_main/php_1992/1992_01.html

5. Evaluer, oui ... mais après ? Pratiquer une réelle évaluation formative, cela n'implique-t-il pas de revoir complètement l'organisation de la classe et des apprentissages ?

Oui et non. Si vous évaluez pendant, et non après l'enseignement, alors votre organisation peut en grande partie rester. Mais si votre organisation consiste à tester les élèves en permanence, plutôt qu'à leur apprendre ce qu'ils ignorent, alors elle a, en effet, peut-être besoin de changer. :-) Mais c'est moins l'évaluation qui fait alors bouger votre pratique, que votre pratique l'évaluation.

6. Comment concilier l'importance, pour l'enseignant, d'utiliser des outils d'évaluation complexes et nuancés (tels que des grilles d'indicateurs de la compétence) et le besoin, pour les parents, de disposer d'une information sur les résultats de leur enfant qui soit claire, simple et facilement accessible ?

Je doute de plus en plus du fait que l'enseignant ait besoin "d'outils d'évaluation complexes et nuancés (tels que des grilles d'indicateurs de la compétence)". Une pragmatique de l'évaluation demanderait plutôt d'alléger au maximum les instruments, au bénéfice de plus d'observation, de plus de différenciation (pourquoi évaluer les élèves qui apprennent tout seuls ?), de plus de communication avec l'élève à soutenir et ses parents. L'école passe plus de temps à essayer de légitimer les résultats scolaires qu'à vraiment les améliorer : c'est pour cela que nous croulons sous les grilles, les indicateurs, les notes, les moyennes, les standards, etc. Il ne s'agit pas de jeter la pierre à l'institution : force est de constater qu'elle est elle-même sévèrement évaluée et contrôlée de l'extérieur, et qu'il est plus utile, pour un ministre, de justifier tout de suite les résultats de son école (bons ou mauvais) que de prier la population d'attendre 30 ans pour qu'une réforme de grande ampleur et s'appuyant sur l'expertise des enseignants réussisse comme en Finlande...

7. Selon vous, faut-il évaluer les enfants dès l'école maternelle ? Dès la classe d'accueil (ou petite section) ?

Voir pt 1 : il ne faut pas ; on le fait ! Quitte à le faire, assumons cette évidence, et évaluons les apprentissages des élèves lucidement et clairement (ce qui ne veut pas dire lourdement), plutôt qu'implicitement. La recherche a montré que plus l'école est opaque et implicite, plus elle défavorise les familles qui ne lisent pas entre les lignes, ne décodent pas ce qui est attendu d'essentiel, mais leur reste irrémédiablement caché.

8. Ce qui est difficile, dans l'évaluation d'un apprentissage, c'est qu'elle ne tombe jamais au bon moment pour tous les élèves. Puisque chacun apprend à un rythme qui lui est propre, ne serait-il pas plus juste que chaque élève soit évalué quand il est (ou se sent) prêt ?

Certaines pédagogies préconisent ce principe : on se teste lorsqu'on s'estime prêt. Encore faut-il que les échéances institutionnelles ne vous somment pas d'être rendu à tel ou tel endroit du programme à chaque fin d'année, voire de mois...

9. Comment impliquer l'enfant dans son évaluation, le rendre acteur ? Est-ce possible, même avec les plus jeunes ?

Je vais vous répondre à l'aide d'une anecdote, qui fera en outre référence à l'école maternelle. Que pensez-vous de cette situation où une enseignante évalue ce que savent les enfants, en leur demandant d'évaluer ce qu'attendent leurs parents, au moment où ils vont eux-mêmes évaluer l'enseignante au cours de sa fameuse et redoutée "réunion-des-parents" ?

<http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/maulini/charlemagne0301.html>

Voilà, selon moi, une situation d'évaluation-observation intégrée à l'enseignement, légère comme une interaction, et pourtant si pleine de sens et de régulation.

10. Y a-t-il un outil (ou une pratique) d'évaluation formative que vous souhaiteriez rencontrer davantage dans les classes ? Lequel ?

Oui. L'outil précédent. Simple et léger, mais intelligent : tout entier dans la tête - donc l'expertise - de l'enseignant. :-)

11. Quels souvenirs personnels avez-vous gardés de l'évaluation à l'école, lorsque vous y étiez élève ? Ont-ils orienté votre réflexion sur l'évaluation à l'école, aujourd'hui ?

Comme nombre d'enseignants - et comme mes enfants - j'avais de bonnes notes à l'école, et je trouvais cela plutôt gratifiant. C'est moins mon expérience d'élève que celle d'enseignant qui a suscité un vrai questionnement.

Pourquoi passe-t-on tant de temps à prétendre mesurer ce que les élèves apprennent, alors que nous devrions chercher à les faire apprendre, plutôt qu'à nous rassurer en permanence et à leur détriment ? J'ai donné ci-dessus un début d'explication. Il ne faut pas croire que le problème soit simple, encore moins la solution. Il me semble qu'il faut surtout penser l'évaluation scolaire dans le cadre plus général de ce qui est validé (ou non) dans la société, par qui, pour qui, selon quelles procédures, etc.

La recherche a montré que plus la compétition sociale pour les places de travail, les salaires, les revenus est forte dans un pays - et plus elle dépend des diplômes - plus l'école et les élèves sont mis sous pression. Ce n'est pas seulement grave parce que la sélection est alors féroce et précoce. C'est préoccupant parce que l'omniprésence de la "lutte des places" entraîne les gens d'école à moins se préoccuper de faire en sorte que tout le monde apprenne, qu'à justifier - sans (trop de) contestation possible - les inégalités. La valeur (la vraie !), n'est ainsi plus le savoir pour tous, mais la *juste répartition* entre futurs savants et ignorants. Il y a un écart - voire une rupture - entre ce qu'on affirme que l'école doit viser formellement (l'intégration pour tous) et ce qu'elle doit valoriser effectivement (une juste sélection). Et comme les valeurs

affichées ne sont pas les valeurs pratiquées, *on ne sait plus ce qui vaut*, et on le remplace en dilatant *la non valeur de l'évaluation*... La bulle enfle dangereusement , nous le savons, mais nous savons aussi que l'être humain a besoin de faire éclater les bulles (celle de la spéculation financière, celle du réchauffement climatique, etc.) avant de réduire la voilure et de retrouver la raison.

Tout cela est évidemment vite et brutalement dit... Pour aller plus lentement, voir par exemple :

https://plone2.unige.ch/aref2010/symposiums-longs/coordinateurs-en-m/personnalisation-et-individualisation-des-parcours-des-eleves-1.-lorganisation-du-travail-scolaire-et-les-pratiques-pedagogiques-entre-differenciation-interne-et-externe/Entre%20ethique%20de%20integration.pdf/at_download/file

*Olivier Maulini,
Novembre 2011*